

L'apparence de la rupture piour affirmer la réalité du lien : l'alliance cathartique en Afrique

Jean Derive

► **To cite this version:**

Jean Derive. L'apparence de la rupture piour affirmer la réalité du lien : l'alliance cathartique en Afrique. A. Pifarre; S. Rutigliano-Daspet. LLSH, Université de Savoie, pp.133-140, 2007. halshs-00344112

HAL Id: halshs-00344112

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00344112>

Submitted on 13 Dec 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'apparence de la rupture pour affirmer la réalité du lien : l'alliance cathartique en Afrique

Jean Derive
Université de Savoie-LLACAN

L'attitude sociale consistant à mettre en œuvre avec un partenaire des simulacres de rupture pour mieux affirmer un lien avec lui est un phénomène attesté en maintes cultures. Les insultes de solidarité, bien aperçues, entre autres par Dominique Lagorgette¹ après Labov, de même que les termes d'adresse péjoratifs à valeur hypocoristique (« sacré vieux con, va ») en sont les manifestations les plus connues. Ce type de comportement peut toutefois connaître un degré de ritualisation supérieur, comme c'est le cas en un grand nombre de sociétés d'Afrique noire. Dans ces sociétés, qu'elles s'expriment sous forme de malédictions, d'insultes ou de propos formellement réprouvés, faisant l'objet de tabous explicites, l'agression verbale ou la transgression d'interdits de parole sont des actes très graves et, dans certains cas extrêmes, ils peuvent entraîner une rupture radicale des interlocuteurs, susceptible d'ailleurs d'aller jusqu'à la mort de l'un des deux, cas hyperbolique de la rupture.

Les épopées ouest-africaines, comme *La prise de Dionkoloni, Silamaka et Poullori, Bakary Dian...* abondent en exemples de cette sorte et, dans ces textes, l'agression verbale est même souvent la préfiguration de la mort de l'un des deux interlocuteurs, celle de l'insulteur, façon pour l'insulté de laver dans le sang son honneur souillé, ou celle de l'insulté lui-même, décidant de ne pas survivre à la honte de l'insulte.

C'est précisément parce qu'elles sont très graves que la pratique de l'agression verbale ou la transgression d'interdits de parole ont également donné lieu à des formes rituelles qui acquièrent alors une fonction cathartique, au sens d'Aristote, c'est-à-dire qui, par la purgation des passions, libère les tensions. Dans la tradition africaine, cette pratique particulière de l'énoncé injurieux ou tabou s'observe dans le cadre de ce que beaucoup d'ethnologues ont appelé « la parenté à plaisanterie » ou encore, justement, l'alliance cathartique (l'expression est de Marcel Griaule). Cela signifie que, dans le cas de certains rapports de parenté ou d'alliance matrimoniale, dont la nature peut varier en fonction des sociétés, par exemple de grands-parents à petits-enfants, de gendre à belle-mère, il devient possible de s'échanger par plaisanterie des propos normalement réprouvés, sans que cela prète le moins du monde à conséquence.

Non seulement la chose est possible mais elle est attendue et on pourrait même dire presque obligatoire. Ce qui existe à l'échelle de la parenté et de l'alliance

¹ D. Lagorgette, 2002.

matrimoniale se rencontre aussi pour d'autres formes d'alliance : entre ethnies voisines, entre groupes sociaux d'une même ethnies (entre différents lignages, par exemple, définis chacun par un patronyme et un ancêtre commun). Si les ethnologues ont pu parler à ce propos d'alliance cathartique, c'est qu'il leur a paru évident que ce type de rituel, qui se déroule surtout au moment des rencontres, notamment à l'occasion de l'échange des salutations, a pour fonction de libérer, par le jeu, des tensions qui seraient susceptibles d'exister entre ces individus ou ces groupes. Puisqu'il est admis par convention qu'entre ces partenaires ainsi socialement définis, il est possible et même recommandé de s'agresser « pour rire », d'une certaine façon, l'agression n'est plus possible. Son simulacre devient même, par convention, un signe de reconnaissance du lien social qui unit les interlocuteurs concernés.

La différence donc, entre cette pratique et les formes apparentes d'agression verbale à valeur hypocoristique telles qu'on les pratique en Occident, c'est qu'en Afrique, il s'agit d'un véritable rituel auquel il est non seulement possible mais prescrit de se livrer à un moment bien déterminé de la relation, les partenaires de ce rituel étant socialement prédéterminés : on ne le pratique pas avec n'importe qui et jouer le simulacre de la rupture suppose de connaître en amont la nature exacte du lien qui unit à son interlocuteur. On ne peut donc éviter de se poser la question : pourquoi certaines relations sociales donnent-elles lieu à ce simulacre de rupture qu'est l'alliance cathartique et d'autres non ? Qu'est-ce qui est spécifique dans la nature de certains liens entre individus ou groupes qui conduise à un tel rituel ?

La réponse à ces questions n'est évidemment pas la même pour tous les types de relation où se pratique l'alliance cathartique. En effet, la nature du dérapage verbal contrôlé qui doit être interprété comme une plaisanterie varie selon la nature du lien qui unit les interlocuteurs en présence. Il faut d'abord distinguer le cas où l'expression de la plaisanterie ne peut être réciproque et ne doit aller que dans le sens d'un interlocuteur vers l'autre, du cas où, à l'inverse, elle est supposée s'exprimer de façon réciproque.

Un bon exemple du premier type peut être donné avec le cas de la relation grands-parents/petits-enfants chez les Ngbaka de Centrafrique. Dans cette société où, comme partout ailleurs en Afrique noire, les personnes âgées doivent faire l'objet du plus profond respect de la part des jeunes, la plaisanterie est toujours le fait d'un des deux grands parents à l'égard de l'un ou l'autre de ses petits-enfants, mais toujours – et ceci est capital – dans le sens d'un croisement des sexes. Autrement dit, le rituel à plaisanterie a forcément lieu entre le grand-père et sa petite fille ou entre la grand-mère et son petit-fils. Elle peut être de deux ordres :

- soit le grand-parent concerné appelle son petit-fils ou sa petite-fille respectivement « mon mari » ou « ma femme » et lui tient des propos qui sont normalement de ceux qu'on a entre conjoints ;

- soit, parlant de lui (elle) en sa présence, ou s'adressant à lui (à elle), il le (la) dévalorise. Le grand-père dira par exemple à sa petite-fille : « tu n'es vraiment pas jolie » ou « tu ne sais pas faire la cuisine », etc.

Ces deux modes de plaisanterie ne sont pas tout à fait du même ordre et sont complémentaires. Dans le premier cas, parler à son petit-fils ou à sa petite-fille comme s'il s'agissait d'un conjoint n'est pas en soi une agression verbale. Il s'agit plutôt en l'occurrence d'une parodie de transgression d'interdit qui tourne autour du tabou de l'inceste, offrant ainsi une sorte de libération cathartique aux pulsions psychologiques engendrées par cet interdit. On remarquera que ce simulacre de transgression est ritualisé précisément dans une situation où la réalisation effective

de l'inceste, le passage à l'acte si l'on veut, est peu probable, moins en tout cas que dans le cas d'une relation père/fille ou mère/fils. Le rappel indirect, sous cette forme cathartique et antiphastique, de l'interdit des rapports sexuels en consanguinité directe, se fait donc dans un cadre plutôt symbolique.

Le deuxième mode de plaisanterie entre grands-parents et petits-enfants qui consiste pour les premiers à dévaloriser les seconds relève cette fois davantage de l'agression verbale. Cette deuxième partie du rituel à plaisanterie semble fonctionner comme un complément de la première, qu'elle neutralise en quelque sorte. La tentation de faire de son descendant en ligne directe l'équivalent d'un conjoint peut exister (d'où la première partie de la plaisanterie qui joue cette tentation « pour rire ») ; mais en fait le partenaire n'a pas les qualités requises pour cela, comme le dit de façon détournée le deuxième rituel de plaisanterie en jouant sur la dévalorisation. Il est significatif à cet égard que les dévalorisations dont ce partenaire est l'objet portent le plus souvent sur des qualités qui sont valorisées pour un époux ou une épouse, comme la beauté ou la compétence domestique par exemple. Il semble donc, dans ce cas, que le simulacre de la rupture de l'interdit soit là pour bien rappeler la nature et les attendus du lien de filiation en ligne directe.

Il en va à peu près de même de la relation belle-mère/gendre dans la même société. Il ne s'agit toujours pas d'un rituel à plaisanterie où la réciprocité est possible. Selon les règles du comportement social chez les Ngbaka, le gendre est tenu à une extrême réserve vis à vis de sa belle-mère et les conduites d'évitement sont multiples : le plus grand respect doit régir leur relation. Or, dans le cadre des relations à plaisanterie, la belle-mère peut et même doit, en certaines occasions bien définies, comme les salutations, et en celles-là seulement, rompre cette prescription d'extrême réserve, en faisant à l'intention de son gendre des plaisanteries à caractère sexuel. Cette fois encore, ce comportement manifeste plus le simulacre contrôlé d'une rupture d'interdit qu'une véritable agression verbale. On peut penser qu'il s'agit une fois de plus de l'instauration rituelle d'une catharsis par rapport à un autre aspect du tabou de l'inceste, non plus lié à la consanguinité mais à l'alliance matrimoniale. Un gendre et sa belle-mère ne peuvent naturellement pas avoir de relation sexuelle et le rite est à nouveau là pour permettre une libération cathartique de cet interdit.

Venons en maintenant au cas où l'échange, fondé sur une apparente agression verbale, admet la réciprocité. Nous l'illustrerons par les relations à plaisanterie institutionnalisées entre certaines ethnies ou certains lignages en Afrique de l'Ouest. Dans le cas de l'alliance cathartique interethnique, il est d'usage d'aborder la relation entre individus, au moment des salutations, très importantes dans cette zone de culture, par un certain nombre de considérations péjoratives sur les pratiques culturelles de l'autre. Par exemple si un individu appartenant à une société d'agriculteurs sédentaires rencontre un pasteur nomade d'une ethnie à laquelle il est lié par une alliance à plaisanterie, il pourra lui dire quelque chose du genre :

-Ah, te voilà, traîne-savate, buveur de lait comme les enfants, tu n'es pas au cul de tes vaches aujourd'hui ?

A quoi le pasteur pourra renvoyer une réplique de la même eau, brocardant les valeurs de l'agriculture :

- Mais qu'est-ce que tu fais hors de ton champ de manioc, toi qui ne connais rien du monde, mangeur de tubercules ?

Après un échange de ce type plus ou moins long, les deux interlocuteurs pourront converser tout à fait normalement. Alors que le rituel des salutations est en principe destiné à honorer chacun des partenaires d'une rencontre, il est absolument

impensable que de tels propos, considérés comme gravement insultants, puissent être tenus hors de cette « relation à plaisanterie » institutionnelle.

Ici le rituel semble avoir pour fonction de désamorcer *a priori*, en le mettant en scène sur le mode ludique, ce qui pourrait être objet de mépris, voire de conflit entre les deux groupes : le barbare, le métèque est toujours celui qui s'habille, mange, travaille, bref, vit autrement. A cet égard, l'exemple de l'agriculteur et du pasteur est significatif car, dans l'histoire des migrations d'Afrique, les conflits entre les uns et les autres ont été nombreux et fréquents, les troupeaux des pasteurs dévastant souvent les champs des agriculteurs ; version africaine du motif « les barbelés dans la prairie » qui a fait les beaux jours du Western .

La relation à plaisanterie serait donc instituée comme une sorte de conjuration des raisons qui ont pu fonder des ruptures dans le passé, afin de les éviter désormais. Le rappel, sous une forme ludique, des préjugés à l'égard de l'Autre pensé en tant que métèque peut fonctionner comme une catharsis : les interlocuteurs se libèrent rituellement et mutuellement de ces tentations toujours possibles. En même temps, l'apparente transgression, par un tel comportement, du code de respect qu'implique normalement le rituel des salutations est chaque fois une réaffirmation de la force du lien : nous sommes tellement unis que cette intimité exceptionnelle nous autorise à faire ce qui normalement n'est pas permis, à savoir nous insulter.

C'est à peu près le même principe qui semble faire fonctionner le rituel de la relation à plaisanterie entre certains lignages. Chez les Manding, par exemple, chaque famille étendue se réclamant d'un ancêtre commun et définie par un même nom patronymique (ils sont au Manding en nombre assez limité) a au moins une autre famille à qui elle est liée par ce qu'on appelle en français local « la parenté à plaisanterie ». Comme dans le cas du rituel de relation à plaisanterie interethnique, ce que la tradition orale révèle de l'histoire montre le plus souvent que les familles ainsi liées ont précisément été en situation de rivalité, sinon de conflit, à un moment ou à un autre dans le passé. Si l'on en croit les chroniques relayées par certains traditionnistes manding, ce type d'alliance cathartique se serait justement instauré à la suite d'un accord de paix. Dans ce cas, le rituel consiste à nouveau en agressions verbales réciproques visant à dire à l'autre qu'il appartient à une famille minable, en tout cas moins glorieuse, et qui a toujours été subordonnée à la première.

On en a une excellente illustration littéraire dans le roman de l'Ivoirien Ahmadou Kourouma, lui-même d'origine mandingue, intitulé *Monnè, outrages et défis*. Dans ce roman, une colonne de Français arrive pour la première fois à Soba, au Manding, à la fin du dix-neuvième siècle. Djigui Keïta, le roi de Soba, par l'intermédiaire de l'interprète, défie l'officier français et, se proclamant l'allié du grand résistant à la pénétration française, Samory, s'apprête à vendre chèrement sa vie en un ultime combat. Mais ne voilà-t-il pas qu'après avoir demandé à l'interprète de traduire son défi, l'officier français vient, tout souriant, lui serrer la main. Djigui Keïta ne comprend pas mais l'interprète va lui donner dans sa langue la clef de la situation :

« Tu as deux fois de la chance. Ta première chance, c'est qu'aucun des officiers blancs ne comprend le malinké. Il est rare en effet que des officiers de la campagne du Soudan ne le parlent pas.

La seconde est que je me nomme Moussa Soumaré. **Je suis du clan des Soumaré, les frères de plaisanterie des Keïta et, en raison du pacte qui lie nos deux clans depuis des temps immémoriaux, je ne peux te faire du mal. Il ne peut exister que plaisanterie entre Keïta et Soumaré en toute circonstance ».**

Djigui tira les rênes et écouta ; jusqu'ici, il ne percevait pas les intentions réelles de l'interprète.

« Je suis ton frère de plaisanterie, donc je te connais. Comme tous les Keïta, tu es un fanfaron idéaliste. Je n'ai pas traduit un seul mot de tes rodomontades.

- Perfide fils d'esclave, s'écria Djigui. (Entre frères de plaisanterie, il est coutumier de se traiter réciproquement de fils d'esclaves²). menteur de fils d'esclave ! Si tu n'étais pas un Soumaré...

- Un Soumaré authentique n'a cure des menaces d'un Keïta. Arrête de gesticuler ; le Blanc pourrait avoir des soupçons. Il croit que tu es heureux de l'arrivée des Français, que tu nous as offert la colline de Kouroufin pour nous installer et te protéger. C'est pourquoi il t'a félicité et serré la main.

(...) Il y a quelques semaines, des troupes de Samory ont traîtreusement massacré une colonne française. Plus de compromis possible entre « samoriens » et nous ; systématiquement, nous fusilons tous les chefs alliés de Samory. **Sans moi, c'eût été ton sort** (Le Seuil, pp. 36-37).

Cet exemple est intéressant, car non seulement il fournit une bonne illustration de ce que peuvent se dire deux membres de familles unies par une relation à plaisanterie, mais il montre aussi que le lien qui s'affirme au moyen de ce rituel instauré dans le passé peut avoir des incidences sociales non négligeables dans le présent. Dans cet extrait, Soumaré, comme frère de plaisanterie de Djigui Keïta, selon l'expression qu'il emploie lui-même, tout en l'insultant comme il est de convention entre ces deux familles, se sent néanmoins le devoir de le sauver dans une situation où il l'estimait perdu. Le roman de Kourouma, en cet épisode, confirme donc bien que la relation à plaisanterie est aussi l'affirmation d'une alliance exceptionnelle qui scelle une union tellement forte qu'elle est au-delà des habituelles conventions sociales de politesse.

Nous avons donné une multiplicité d'exemples pour bien montrer que la relation à plaisanterie en Afrique était un phénomène complexe qui répondait à diverses fonctions sociales. Nous avons vu en effet que la nature des plaisanteries et simulacres d'agressions verbales qui étaient mises en œuvre dans de tels rituels n'était pas aléatoire, mais au contraire très codée selon la nature des partenaires en cause dans la relation. Dévalorisation de la capacité de séduction dans le cadre de la relation grands-parents/petits-enfants, plaisanteries sexuelles convenues dans le cadre de la relation gendre/belle-mère, préjugés culturels dans les relations interethniques, affirmation de la supériorité respective des lignages dans le cadre de la relations entre familles étendues au Manding, ces spécificités donnent chaque fois la clé de ce que le rituel cherche à conjurer : transgression du tabou de l'inceste sous une forme ou une autre, différends tribaux, conflits interfamiliaux. En même temps, le mécanisme est chaque fois le même. L'agression verbale simulée fonctionne comme un régulateur cathartique qui permet de libérer la tension génératrice potentielle de débordement ; mais elle est aussi le signe d'une union privilégiée impliquant une solidarité qui défie les conventions sociales habituelles. L'apparence

² Le commentaire de la parenthèse est bien dans le texte du roman.

de la rupture , sous forme de jeu, est une façon paradoxale de réaffirmer la réalité du lien.

Références bibliographiques

- LAGORGETTE, Dominique, 2002, « Insultes et sounding : du rituel à l'exclusion » in J. Derive & S. Santi (eds), *La communauté, fondements idéologiques et psychologiques d'une représentation identitaire*, Grenoble/Chambéry, MSH Alpes, pp. 117-143.
- SEYDOU, Christiane, 1973, *Silamaka et Poullori*, Paris, Classiques Africains 13.
- DUMESTRE, Gérard et KESTELOOT, Lilyan, 1975, *La prise de Dionkoloni*, Paris, Classiques Africains 16.
- DUMESTRE, Gérard, 1979, *La geste de Ségou*, Paris, Classiques Africains 19.
- KOUROUMA , Amadou, 1990, *Monnè, outrages et défis*, Paris, Le Seuil..